

À force de te serrer dans les bras sais-je encore que tu
es une autre

Sais-je encore que ton monde tourne dans une autre
nébuleuse

Sais-je encore que tu vas glisser de mon étreinte
comme la truite le fait entre les doigts

On ne saisit pas l'amour

Il transite

Il s'évade

Et chacun redevient quoi qu'il fasse

Son catarrhe à lui tout seul

Seul dans sa peau
Il touche l'autre
Il touche les Néréïdes
Il y a juste le mot qui fait illusion de fusion
Ou parfois le regard qui
Au mieux
Fait voler côte à côte
Un instant
Deux comètes

Adossé au massif ardennais, le cul ancré dans l'herbe, mon regard s'élève et perce la trouée bleue à l'Ouest. C'est par là, par cette serrure que je m'échapperai à ma mort. Comme un oiseau. Comme une libération. Comme une nudité. Comme un dépouillement. Comme une légèreté. Dans les bras de la lumière. Et dans la dissolution de l'infini.

J'ai un pote
Une évidence à la peau lisse
Aux longs bras qui invoquent

Il a plusieurs visages
La moitié de l'année, il parade dans son costume
d'opéra et la richesse de ses vitraux
Il touche l'autre feuillage, il lui donne la main, il se fond
dans l'unanimisme de la forêt
il abrite

L'autre moitié de l'année, il balade nu sa beauté
graphique
Il joue à s'estomper dans la bruine, à s'ambiguiser dans
le brouillard, à surgir parfois et à se faire coagulation
provisoire du vide
Il joue à donner des leçons d'incertitude

Puis il se rhabille
Il écarte le doute
Et tout recommence

L'automne d'or l'automne de vent l'automne qui triche
l'automne qui se couche dans tant de bijoux qu'on
oublie son agonie l'automne qui donne un dernier délai
l'automne complice des vieux

Le fond du pré naufrage dans le brouillard et le tapis de
pommes se fond dans l'herbe qui jaunit et fait rétrécir un
monde où l'on se sent larve dans un cocon sans le
moindre espoir de devenir un jour papillon

Que s'est-il passé ?

On sortait de nulle part. Des molécules (organisées par quoi) se structuraient en ADN et l'ADN fabriquait un corps dans un palais confortable où presque tout nous était donné. Où la guerre et ses stress pénétraient un peu mais où on se sentait protégé. Puis un jour ça s'est déchiré : l'air, la lumière, le besoin.

Je suis assis sur un banc au milieu du monde hurlant sous l'écran vert des robiniers

Le ciel se fout du tumulte

Je le regarde intensément mais la terre colle aux semelles mais la souffrance qu'on ne peut laisser courir et faire mourir

Alors je marche les yeux par terre, le nez en l'air, sur les asphaltes grises. Résigné. Je suis vieux.

J'ai besoin de bâtons de marche

Parfois la calligraphie de l'envol d'un martinet me donne le courage de mettre un pied devant l'autre

Parfois même de plus en plus rare et lointain le chant du coucou par dessus le béton

La machine va penser à ma place

Je retournerai sur un banc du square

Je regarderai le ciel

J'ignorerai ce qu'elle m'a dit

Je laisserai le martinet rentrer dans mon âme

Le merle chantera

Je fermerai les yeux
Je quitterai
Je retournerai

Triste été
Tant d'eau que la terre a tété
Tant de mauvais sang
Tant de sanglots
Il n'y a pas d'avenir heureux
Triste été
Le cycle de l'illusion
Le bleu
Un peu
Puis le bleu sur l'âme
Triste été
Soleil sur l'abattoir et haine sous l'orage
Il n'y a pas d'avenir heureux
Ce qui était parti
Inéluctablement est revenu

J'ai trahi la nature
J'ai sauvé l'oiseau
Le chat n'est pas content
Il a raison
Mais le geste
Les bras tendus
Les mains ouvertes comme une invitation pour les ailes
Mais ce froufrou qui file vers le feuillage
Mais ce sourire heureux
Mais l'autodérision
Je me suis encore pris pour Dieu

Agacé j'ai aboyé
Couché !
Et il l'a fait
Je n'en reviens pas
C'était le soleil

Le soleil c'est Crésus

A son coucher il fait de la forêt une fourrure en plaqué or

Derrière il tend du satin bleu

Mais il instille déjà le silence de chat noir de la nuit

Moment d'interstice

Fente fugitive

La minute magique où l'on peut entrevoir ses riches
dessous

C'est bien plus profond que les je t'aime
C'est un attachement bien attaché
C'est ancré quelque part au niveau de l'épigastre
C'est une racine
Nouée
Si la vie l'arrachait
Je la quitterais à tombeau ouvert

Une tache plus feuille que feuille sous les sapins deux
ailes repliées en goutte d'eau à plat ventre le bec crochu
planté dans l'humus et les yeux

Mon dieu les yeux

Morts voilés à moitié couverts par la paupière et si on
retourne le corps on voit le ventre blanc sali

Cette merveille du vol un tas de quelque chose

À quoi bon fabriquer de tels miracles

À quoi bon cercler des heures sous le ciel bleu portée
par l'ascendance et l'habileté des rémiges

À quoi bon cette folle aventure du couple et de la
chasse

À quoi bon ce petit cri

La buse variable ne varie plus

Était-ce la dernière

Qu'a-t-elle voulu me dire en mourant là

À mon seuil

bain d'opale de brume de diaphane et de lumière d'or la
route est un dos de serpent luisant je roule et les arbres
inespérément verts encore font toujours ronronner les
bois j'ai le temps le soleil va mourir mais comme un
volcan tendre le chemin c'est les heures c'est la
longueur de la solitude de l'altérité de
l'incommunicabilité et il n'y a plus rien que la vie qui
passe
sans rien dire

Dans l'infini glacé où ne se manifeste que la lumière
J'ai été un rêve étonnant
J'ai vécu
Dans une fiction assez géante pour vouloir la parcourir
Pour sauver de l'insignifiance
Les mille et un drames du quotidien et leur bain de
malheurs
Pour accueillir quand même
Avec la consolation des arbres
Ce songe

Ô

Le vent qui crie

Qui gémit

Qui s'éraïlle aux ardoises coupantes des toits

Qui se débat

Qui se tord

Qui se convulse aux cheminées

Ô

La souffrance infinie des courants d'air qui ne peuvent
se poser

Est-elle l'haleine de l'homme ?

C'était quoi vivre finalement ?
Un passionnant documentaire
Il tire à sa fin
Le thé fume
Avec son arôme du Mékong et ses vapeurs de
souvenirs
Devant l'écran fixe de la fenêtre et son aura touffue
d'arbres de chez nous
Tout au bout du voyage il y a le retour et les images de
plus en plus vagues de plus en plus floues
De plus en plus décolorées
Une danse voilée devant les pruniers
Une lente infusion du passé dans le solide présent
Puis il ne reste rien que le monolithe de soi
Non pas en attente mais
Étant

La neige a nappé le sol
Sous sa main froide, elle tente d'étouffer aussi le temps
que le vent pourtant ressuscite. Et nous sommes là,
entre les deux, en train d'user minute par minute notre
capital de bouillonnement ordonné de particules.
Occupés à des tâches indispensables dont l'histoire des
semaines perdra aussitôt la trace ; grignotant entre le
projet et l'oubli. Que ne nous couchons-nous bien à plat
sur la couverture blanche illusoire ? Juste pour cesser
d'inutilement gesticuler.

La neige fond
Moi aussi
Je me dilue
Ma cervelle se liquéfie
Elle retourne à la soupe que mijotent les galaxies
Mon regard se floute
Il n'y a plus que cet air qui entre et qui sort pour me dire
que je suis encore ici
Chez les vivants
Dans le même monde que vous
Qui l'eût cru ?

Quand tout s'est éteint comme un casque virtuel
Il avait marché dans les fougères brunies par le gel
Il avait senti que c'était là
Au pied d'un hêtre matamore
Qu'il devait s'asseoir
Il l'avait fait
Il avait regardé bouger les branches
Parce que lui ne bougeait plus
Et que c'était un reste des choses vivantes
Puis il a disparu
Sans s'en être aperçu

Assis seul en silence
Leur parole glisse sur le verglas
Ou le monde est devenu muet
Ou
dégagé
Je ne veux plus entendre son tintamarre
Le mutisme est un retour aux choses qui sont l'essentiel
du monde
Elles non plus
Ne parlent pas

En ce temps là
Tu vas te réveiller dans la glu
Tu vas tirer sur les bras
Pousser sur les jambes
Tu vas t'arracher
T'extraire
Tu pousseras un cri des poumons
Un cri
D'espoir
De joie
De respiration ample
Tu vas voler
Tu vas courir les nuages
Et te coucher voluptueusement sur le lit des forêts
Un temps
Seulement

Noël Noël

Le sapin dégouline de boules de sang

Ils vont fêter la paix au milieu des tripes qui giclent sous
les yeux écarquillés des enfants affamés

Ils ont inventé l'intelligence qui leur manquait

Elle va les réformer

Personne ne sait qui va la programmer

Ni dans quel but

Le monde est un funambule sans balancier qui n'a plus
confiance dans ses pieds

Noël

Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté

Sans rire

C'est le fond de l'an
Le jour est un trou de serrure dans la nuit
Même pas le temps de compter ses doigts
Un doigt par heure de lumière mesquine
Il faut survivre
À tout prix
En courant derrière la carotte du printemps
L'espoir est là
Comme toujours
Ce sera mieux demain
Et demain encore ce sera mieux demain
Et comme l'avenir sera radieux
On va pouvoir vivre sans geindre

Je t'ai rêvée
Tu étais un jardin sauvage rempli d'oiseaux gourmands
Et pourtant c'était ton corps
Et en touchant l'air je touchais ta peau
Et c'était vivifiant
Et on sentait
Physiquement
Couler le temps
Et je laissais mes lèvres effleurer le vent
En un long baiser
Je n'aurais pas dû dans l'extase fermer les yeux
Quand j'ai soulevé les paupières
Il n'y avait plus que des branches sur un ciel gris

C'était une comète
D'ailleurs elle en avait la chevelure
Elle a tranché mon ciel
Avec un air de fulgurance immobile
C'était une fibule de platine
Épinglée fièrement en haut de mon coeur
J'en tremblais de fierté et d'amour

Il a suffi d'un nuage